

XYZ. La revue de la nouvelle

Une petite négligence

Alain Caven



Number 16, November–Winter 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3110ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caven, A. (1988). Une petite négligence. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 3–8.

Une petite négligence

Alain Caven

Tante Claire avait beaucoup d'argent. Elle avait aussi quatre-vingt-trois ans. Dix ans plus tôt, à la mort de son mari, l'oncle Eugène, elle avait hérité de la fortune considérable qu'il avait habilement et cependant honnêtement accumulée. Elle n'avait aucune idée précise de la valeur de son bien; tout cet avoir était distribué fort simplement sur son testament, dans lequel ne figuraient pas des sommes détaillées mais uniquement des pourcentages: 25 % à des œuvres de bienfaisance et 25 % chacun à sa nièce et à ses deux neveux. Tante Claire et oncle Eugène n'avaient pas eu d'enfants.

Chaque mois, un notaire qu'elle n'avait jamais rencontré lui envoyait un chèque, d'un montant assez modeste, et le reste, les placements, les achats d'obligations, la gestion de ses possessions, était confié à l'étude du notaire. Elle ne se demandait même pas si ces gens étaient honnêtes, elle n'exigeait des comptes de personne, elle était beaucoup trop âgée pour éprouver de la méfiance; en vérité, on n'aurait pu dire si elle était plus riche que vieille, ou si c'était l'inverse. Elle touchait son chèque chaque mois, sans se poser de questions, et elle ne mourait pas.

Un soir, Edmond sonna à sa porte. Pendant qu'à l'intérieur tante Claire se traîne lentement vers la porte, traversant les pièces appuyée sur sa canne, pendant qu'Edmond attend et tousse nerveusement à l'extérieur, prenons quelques moments pour parler de lui. Il est l'un des neveux, l'un des 25 %, et il le sait. S'il est au courant, c'est que les dispositions testamentaires de tante Claire étaient déjà connues par le testament de l'oncle Eugène, à la lecture duquel il avait assisté. Cette lecture explique tout ce qui va suivre, à commencer par sa présence ce soir-là sur le perron de tante Claire.

À cinquante et un ans, Edmond est un noceur sur son déclin: il commence à manquer de souffle et d'endurance. Il n'a encore rien fait de sa vie sauf des dettes; sur ce point, il a eu ce qu'on pourrait appeler de l'envergure. Il est célibataire, il détient un petit emploi obscur qu'il ne vaut pas la peine de préciser. Il boit et dépense beaucoup, et il emprunte

encore un peu plus. C'est aussi un joueur qui parie de grosses sommes, un familier des pistes de courses; il dit qu'il aime les chevaux, c'est plus fort que lui. Depuis dix ans qu'il se sent promis à la richesse, il a passablement engraisé son train de vie. Mais là, il n'en peut plus. Depuis un temps, ses emprunts ne servent plus qu'à rembourser de vieilles dettes. Chaque fois, il prélève sur la somme empruntée une petite part, qu'il appelle sa «commission», pour son argent de poche. De cette manière, évidemment, le débit total ne cesse d'augmenter, si bien qu'il se trouve aux abois, c'est-à-dire que ses créanciers jappent de plus en plus fort. Edmond est un homme plus veule que vil; au fond, il n'est pas méchant. Il voudrait d'un coup régler tout le monde, déménager dans un pays chaud, vivre peinard. Ce n'est pas trop demander! Mais la vieille ne veut pas mourir, elle y met une véritable obstination.

Alors ce soir-là, Edmond le noceur, le joueur et le débiteur, tout cela en une même personne, alla rendre visite à sa tante Claire. C'était l'hiver, il faisait nuit, et de sa bouche s'exhalaient de petits nuages blancs qui sentaient l'alcool.

La porte s'entrouvrit et la figure grise et rabougrie de la tante fut visible dans la pénombre de l'entrée. Elle reconnut son neveu et le fit entrer. Edmond se glissa rapidement à l'intérieur et referma la porte en la repoussant du coude. Bien entendu, tante Claire était seule. Parfois, le jour, elle recevait des amies, ou d'autres pouvaient lui téléphoner; par contre, le soir, elle était bien tranquille. Elle regardait la télévision, ou elle lisait dans des romans les chagrins et les joies de jeunes héroïnes amoureuses, puis elle se couchait. Mais grand Dieu, chaque matin elle se réveillait, elle n'était jamais morte, ni même malade. Cette endurance devenait offensante, impardonnable. Des trois 25 %, Edmond n'était pas le seul à le penser, quoiqu'il fût le plus exaspéré. Il s'imaginait que même les gens des bonnes œuvres étaient aussi impatients que lui.

Tante Claire ne recevait pas souvent la visite d'Edmond, surtout pas en soirée. Elle pensa qu'il venait encore une fois tenter de la taper de mille ou quinze cents dollars, en échange de promesses toutes plus étonnantes les unes que les autres, et dont, sans pour autant se laisser duper, elle appréciait la fantaisie. Ce genre de distractions, se disait-elle, était le lot des personnes fortunées, et au fond Edmond n'était pas un méchant garçon, il n'oubliait jamais son anniversaire. Elle l'écoutait jusqu'à la fin, sans sourire, divisait la somme par deux, par trois, et il repartait avec un chèque qu'elle chiffrait selon qu'il avait été ennuyeux ou divertissant dans ses flagorneries.

La première chose qu'Edmond remarqua, ce fut un store levé. Il tira vivement la toile, en reprochant sa négligence à sa tante: il lui raconta

une histoire de vieille assassinée, insistant sur des atrocités propres à lui dresser les cheveux sur la tête et à répandre sur son vieux corps des frissons d'effroi. Pour la remonter, il offrit de lui faire une tasse de café et, malgré les protestations de sa tante, il lui prépara un café très fort, capable d'affoler un cheval, disant faussement qu'il avait pris la poudre décaféinée. Quant à lui, il se versa d'abord deux doigts, et puis bah! quatre doigts, un coup de poing entier de porto. Il s'était engourdi la cervelle avant de venir, mais soudain la proximité du corps réel de sa tante lui refroidissait les humeurs. Il avait soin d'essuyer les traces de son passage, il passa le torchon sur la bouilloire, le pot de café, le comptoir, il torchonna même l'évier dans un simulacre de propreté.

Tout en s'affairant, il rapportait à sa tante les crimes récents les plus affreux, le meurtre d'un jeune garçon, le viol d'une mère, un incendie criminel dans un foyer de retraités, toutes sortes d'horreurs qui la bouleversaient, qui la préparaient pour l'assaut final. Il parlait par saccades, avec une sombre animation; de temps à autre, il la pressait de boire son café pendant qu'il était chaud.

Quand il n'y tint plus de ne pas agir, alors que chaque minute perdue en hésitation rendait son dessein plus invraisemblable et plus pénible, il se tourna brusquement vers sa tante. Ses yeux brillaient, comme s'il allait pleurer. «Tante Claire, déclara-t-il d'une voix remplie de haine, maintenant vous allez mourir gentiment. Ma vieille vache, ça fait assez longtemps que tu m'écœures!» Car, on l'aura compris, Edmond ne pouvait plus supporter que sa tante soit encore vivante alors que lui, l'héritier, était condamné à vivoter. Attendre, attendre, cela pouvait continuer indéfiniment, et il commençait à vieillir. Ce soir, il était décidé à remettre les choses à l'endroit. À titre de délégué du bon sens, il était venu, non pas la tuer, cela aurait été un assassinat dont il ne se sentait pas la force, mais la faire mourir, ce qui était une tout autre affaire, presque une charité. Une vieille vie comme celle-là ne tenait plus qu'à un fil: à lui de le rompre. Il n'était pas nécessaire de le mordre avec les dents, non: il suffisait de tirer sur les deux bouts. Tôt ou tard, le fil devait se casser, à l'endroit précis où la tension trouverait la faille, le vice caché de la fibre elle-même.

Depuis des semaines, inlassablement, Edmond avait répété et répété ce qu'il avait à accomplir. Chaque jour, il avait dû vaincre des pudeurs, des délicatesses d'âme, des scrupules. Il avait découvert des atrocités audacieuses, de plus en plus fines. Il était prêt. Il avait à l'esprit des dizaines de formules abominables à prononcer, des dizaines de gestes encore plus ignobles. Jamais il n'aurait pensé, au début, qu'il y avait en lui une ténèbre aussi riche, aussi monstrueuse, qui ne demandait qu'un peu d'air et de lumière. Au prix d'un effort inouï de rigueur et de fermeté, il s'était

constitué tout un bagage d'artifices, un véritable trésor de mal subtil et de violence invisible, qui ne laisseraient aucune trace sur le cadavre.

Il commença par masser vigoureusement la poitrine de sa vieille tante. Par bonheur, elle portait une ample tunique à corsage tenant, il n'y avait pas de danger qu'elle arrache des boutons en se débattant. Il releva sa jupe sur ses cuisses, écarta les genoux avec force et fouilla de sa main jusqu'au ventre. Cette chair maigre, blanche et molle le dégoûtait, mais il ne tenait aucun compte de ses impressions. Il chercha l'entre-jambes, toucha et chatouilla le fond, tandis que de l'autre main il écrasait la poitrine par-dessus l'étoffe. Des mains sans force essayaient pauvrement de lui tirer les cheveux, des ongles lui griffaient faiblement les joues et le cou. C'était prévu, c'était la première étape : dégoûter ! Après, ce serait la panique, et puis la mort par fuite. Pourvu qu'elle ne s'évanouisse pas : c'était la fuite véritable, la fuite en néant, qu'il désirait !

Edmond tripotait donc le corps précieux de tante Claire, ne reculant devant aucune infamie. Sa main força son chemin sous la camisole, les ongles bien écartés pour ne pas érafler la chair, monta jusqu'aux seins déformés, dont la peau était sèche et presque poudreuse. Tante Claire eut beau se démener comme une démons, plaquer les bras sur sa poitrine, il réussit à lui pincer le bout des seins du bout des doigts, il ne respectait plus rien. Ils étaient épouvantés tous les deux, l'un autant que l'autre, elle par ce qu'elle subissait, lui par ce qu'il accomplissait. Il s'était tant de fois imaginé ces manœuvres, et pourtant leur brusque et sordide réalité le glaçait d'effroi.

Mais il ne pouvait plus reculer. Cela aussi, il l'avait longuement médité : dès qu'il aurait déclaré son intention et posé le premier geste, tout était perdu pour lui s'il n'allait pas jusqu'au bout. Et cette intention, il devait la déclarer dès le premier moment, s'obligeant de la sorte à agir, et tant surtout elle avait à elle seule un pouvoir foudroyant. Si la tante pouvait se représenter clairement qu'elle avait vécu sa dernière heure, la partie était au départ à demi gagnée. Edmond constatait déjà les résultats de sa stratégie mûrie dans l'incertitude. Tante Claire étouffait, le sang avait quitté son visage, elle râlait misérablement, bavait, sifflait désagréablement, incapable de produire un cri si ce n'était de petites plaintes d'oiseau étranglé. Elle n'avait pas appelé au secours et à présent il était trop tard, elle n'avait même plus cette présence d'esprit.

Tout en barattant brutalement le corps de sa tante, Edmond lui lançait, dans un mélange de cris rauques et de chuchotements, des injures, des insultes, des cochonneries, des litanies de jurons, tout un répertoire de paroles haineuses qu'il avait patiemment concocté. Tous les mots offensants qu'il connaissait, il les lui jetait à la figure. Son visage cramoisi, tout

contre le visage éteint de la vieille, se tordait pour faire résonner les expressions les plus dégradantes, les plus mortifiantes. Bien sûr, il avait très vite perdu le contrôle de son débit, il bafouillait, il se répétait, ses lèvres écumaient, il oubliait les constructions rythmées qu'il avait dites et redites devant sa grande glace, mais sa bouche émettait un flot ininterrompu de blasphèmes, de vulgarités, d'expressions dont sa tante n'avait certainement jamais pensé qu'elles pussent exister. Et tout en chantant quasiment ces propos orduriers, Edmond la frottait comme un dépravé. Entre deux imprécations, il se poussait l'index dans le fond des narines, puis il passait le doigt sur les lèvres et le visage de la vieille, la barbouillant de caca de nez sanguinolent, et lui ordonnait de mourir.

D'une grande gorgée, il vida le reste de son verre de porto, puis il fit basculer la grosse chaise vers l'arrière et, la tenant par le dossier, il la traîna jusqu'au comptoir de la cuisine. Tante Claire se laissait faire, elle n'avait même plus la force de protester, elle gémissait pitoyablement. Mais Edmond était aussi insensible qu'un diamant. Il tendit le bras et saisit au mur un long couteau. C'était l'heure du coup de grâce. Ah, il s'était parfaitement préparé! En voyant tante Claire pâlir jusqu'à la limite du possible, se lamenter avec impuissance et abandon dans sa chaise renversée, alors qu'il passait la lame au-dessus de sa tête, il sut que la fin était proche. Ça allait marcher, ça marchait! Jusqu'à ce moment, il n'avait osé le croire. Il rétablit la chaise et, l'attrapant par le col de sa tunique, il dut rasseoir sa tante qui allait rouler par terre, trop molle pour se tenir.

Devant elle, il se mit à tourner, à faire siffler la lame dans les airs, la tournant et la retournant sous les yeux exorbités de tante Claire. «Ton heure est venue, ma vieille chienne! cria-t-il. Regarde ta mort, là voilà, je te l'offre!» Et il lui passait le couteau près du corps, en se déhanchant. Il dégrafa son pantalon et sortit son pénis, qu'il étira vers sa tante horrifiée. Elle ne savait plus avec quoi il allait l'achever, avec cette arme innommable ou avec le couteau de métal. «Je vais te tuer, tu vas me cracher ton sang dans les mains», annonça-t-il. Mais il se gardait bien de trop approcher le couteau, qu'elle aurait pu frapper dans ses gesticulations désespérées. Pas de sang, pas une goutte, c'était sa seule morale. Et bien qu'il éprouvât une envie soudaine de lui plonger le couteau dans le ventre et d'en finir, il sut au dernier moment se montrer magnanime et se retenir.

Edmond circulait autour de sa tante, brandissant son arme et se dandinant, et il aurait été bien difficile de dire, des deux figures, laquelle était la plus hideuse, la grimace exsangue et révoltée de la tante, ou la face rougeaude du neveu, odieuse et triomphante. Mais elle ne mourait pas! Elle crachait, on ne voyait plus que le blanc de ses yeux, sa coiffure était

défaite, mais elle soufflait. Il y avait encore de la vie dans cette charogne, à peine un râle, mais combien tenace!

Edmond était épuisé. Une telle résistance devenait insoutenable. Pourtant il ne pouvait que se durcir jusqu'au bout de la honte. Il avait déboulé au fond de la bassesse et maintenant, exténué, terrifié par ses propres actes, il ne lui restait que la honte pour le fouetter et l'exciter contre sa victime, et c'est dans ce sentiment qu'il trouvait le courage de continuer. À présent, il n'attendait plus que la gloire qui brillait de l'autre côté de ce supplice beaucoup plus long que tout ce qu'il avait imaginé.

Balançant le grand couteau en cercles tout autour de la carcasse agonisante de sa tante, roulant les hanches avec indécence, Edmond psalmodiait des obscénités. Elle était en train de rendre l'âme, de livrer enfin sa vie et son or. Elle avait fermé les yeux, elle ne voyait plus rien. De sa main libre, Edmond frôlait au passage ce vieux corps auguste et tordu. C'était la dernière valse, la fin du bal; une impression de douceur les enveloppait tous les deux, les unissait, les soudait l'un à l'autre. La vieille était sur le point de succomber à ses tourments. Elle respirait à peine, ses poings étaient refermés sur sa poitrine, elle coulait dans son fauteuil comme une motte de neige fondue. Victoire! La fin du tunnel approchait; dans son délire, Edmond pouvait presque tendre le bras, saisir la fortune et la gloire. La mort de la vieille l'envahissait, le comblait, le transportait loin de ses mimiques grotesques, loin des paroles affreuses qu'il déclamaient d'une voix susurrante, caressante, de plus en plus faible.

Et tout à coup, la figure rouge d'Edmond blêmit, il figea sur place, il ouvrit toute grande la bouche, mais il n'en sortit qu'un souffle à peine audible, un soupir, et il laissa tomber le couteau à ses pieds. La lame se planta dans le parquet et la vibration du manche fut le seul bruit dans la pièce. Dans les yeux du neveu, il y eut un grand étonnement, un éclair d'incrédulité, un début de sourire, et il s'écroula au sol, sans vie, mort. Dans sa chute, sa main effleura la lame du couteau.

Sa tante ouvrit un œil, vit son gros corps se tasser comme une ficelle, et une ligne rouge très fine dans le gras de la paume. Puis elle s'éteignit à son tour, laissant en héritage une grosse fortune à sa nièce et à son neveu.

Alain Caven est né en 1952. Au cinéma, trois de ses scénarios ont été portés à l'écran. Il publiera prochainement un recueil de nouvelles et termine actuellement un roman, *l'Ombre qui passe*.